

Préface

Tout ce que vous m'avez appris à propos de l'art et de la littérature reste fidèlement préservé dans mon âme. Je suis votre ambassade spirituelle dans ce coin de l'univers qui s'appelle ma génération.

Jeremy Cooper à Maurice Mazo, *extrait de la lettre du 19 août 1988.*

En 1970, Jeremy Cooper, jeune étudiant anglais de 19 ans, vient passer quelques mois en France, curieux d'approfondir la connaissance de ce pays avant d'entamer à Cambridge des études d'Histoire. Inscrit à la faculté de Vincennes, il loge à la Maison des Artistes de Nogent-sur-Marne. C'est là qu'il se lie d'amitié avec un de ses plus remarquables pensionnaires : le peintre Maurice Mazo, alors âgé de 69 ans, en qui il trouve non seulement un précieux cicérone apte à le guider dans sa découverte de la culture française, mais aussi un esprit de rare envergure qui va le fasciner par la hauteur de sa pensée et la force de sa personnalité. Car Maurice Mazo est non seulement un peintre à qui 50 ans de travail passionné et solitaire (à l'écart des écoles mais non des Maîtres, qu'il n'a cessé sa vie durant d'étudier au Louvre) ont donné une vision profonde de son métier et de la Peinture en général, mais c'est aussi un humaniste, cultivé et érudit, aussi versé en littérature qu'en musique, littérateur et orateur lui-même, capable de traiter avec éloquence et autorité des thèmes les plus divers liés à l'art. Rentré en Angleterre, le jeune homme entame avec le peintre une correspondance régulière et fidèle qui ne cessera qu'à la mort de l'artiste, survenue le 8 mai 1989. C'est chaque fois l'occasion pour Jeremy Cooper de consulter celui qu'il appelle affectueusement son mentor sur des questions touchant à la création artistique, à la littérature, à l'écriture, à la vocation, à la conduite de la vie, abordant avec simplicité et franchise des aspects profonds de la psychologie humaine, livrant sans fard ses inquiétudes et ses hésitations mais faisant aussi partager à son ami français les joies, les progrès et les réussites de sa vie d'homme. Et c'est pour Mazo l'occasion de développer, avec chaleur, clarté et générosité, comme s'il continuait par écrit les conversations de Nogent, des points essentiels de sa réflexion sur l'art et d'éclairer avec une confondante pénétration les rapports si complexes entre l'homme et l'artiste. C'est cette correspondance dont l'intégralité est donnée ici.

Bien qu'elle doive beaucoup, j'y reviendrai, à la personnalité de Jeremy Cooper, c'est d'abord la figure exceptionnelle de Maurice Mazo qu'elle nous invite à découvrir. C'est cet aspect documentaire et biographique – mais ce n'est pas le seul, tant s'en faut – qui justifie cette édition. Il est impossible de dire en quelques lignes qui fut Maurice Mazo. Surtout quand le fabuleux artiste dont on parle est encore inconnu du grand public, et qu'il faut d'ordinaire faire connaître l'œuvre pour qu'on s'intéresse à l'homme. Mais en marge de cette œuvre considérable – qualité et quantité – Mazo a beaucoup écrit, et fort bien. Ces lettres donneront une image suffisamment nette de son style et de sa pensée pour qu'il ne soit pas besoin de la préciser davantage ; pour le reste, il est utile de donner ici les quelques repères indispensables à la connaissance, à la découverte, de cet admirable artiste.

Maurice Mazo a consacré sa vie à son art. Il entra « en peinture » à l'âge de 19 ans et n'eut pas d'autre religion. S'il a beaucoup écrit, disais-je, et parlé plus encore, c'était le plus souvent pour monter au rempart. Par devoir. Par besoin vital de défendre, non pas « une certaine idée de l'art » – Mazo n'était pas un homme d'idées mais d'idéal – mais justement cet idéal artistique, hérité des classiques, qu'il nourrissait de sa vie et dont les idéologues du temps faisaient le siège. Sa verve et la pertinence de ses arguments le rendaient redoutable à ses interlocuteurs dans les débats qu'organisait parfois la revue *Le Peintre* et qui se transformaient souvent pour sa part en monologues éblouissants. Il y a chez lui quelque chose de Ruy Blas fustigeant les ministres dans le drame de Victor Hugo, à qui Mazo vouait d'ailleurs une admiration sans borne. De lui, il citait volontiers cette formule, dont toute la vie du peintre semble être l'illustration : « L'art est un courage ». C'est ce courage qui le fit, tout jeune, à l'époque où l'on est le plus vulnérable, rester sourd aux appels des sirènes de la culture officielle, et s'engager – véritable engagement, en effet – dans la voie qu'il savait être la seule lui permettant d'atteindre son Ithaque : celle

de la grande tradition classique. Voie exigeante, peu fréquentée par ses contemporains, mais ô combien féconde, et dont il ne dévia jamais. Une telle indépendance et une telle réussite créative allant à l'encontre des dogmatismes du siècle, on comprendra que, toute sa vie, Mazo ait été ignoré des milieux officiels et, partant, du grand public. Il n'y avait que ses pairs pour l'estimer à sa juste valeur, c'est à dire comme un maître, et le considérer comme une des grandes figures de la peinture vivante. Gageons que le temps, inflexible justicier, donnera à son œuvre la place que sa puissance, sa beauté, sa richesse, sa véritable originalité, sa formidable invention créatrice et la science confondante de son exécution, lui destinent. D'ores et déjà, il nous est permis de connaître la pensée de celui qui l'enfanta, grâce aux nombreux écrits (Journal, textes de conférence, articles, lettres de jeunesse, correspondances diverses.) qu'il nous a laissés.

Parmi ceux-ci, *Les lettres à Jeremy Cooper* forment avec leur pendant, les lettres de Jeremy à Mazo, une entité à part, d'un intérêt, d'un charme et d'une portée tout à fait exceptionnels. Car, bien au delà du précieux témoignage qu'elles constituent, elles s'apparentent, involontairement et par une heureuse conjonction de circonstances, à une véritable et captivante œuvre littéraire, assurément initiatique et quasiment romanesque. Œuvre non préméditée, résultant de l'assemblage fortuit de lettres qui n'étaient pas destinées à être réunies, encore moins publiées, mais néanmoins œuvre aboutie et, semble-t-il, construite, comme si quelque auteur habile en avait voulu les effets, gradué la progression, dosé les contrastes, par le subtil agencement des parties. Cela tient d'abord au ton familier de l'échange qui est comme un dialogue chaleureux que la nécessité de synthèse rend plus concis et plus dense ; cela tient ensuite à la mise en présence (en absence, pourrait-on dire...) de deux personnalités si bien assorties qu'elles se stimulent l'une l'autre, de deux esprits que l'amitié entraîne au plus haut d'eux-mêmes, et de deux styles que le souci d'expliquer, de traduire, de confier, porte au meilleur (avec ce charme supplémentaire que confère à celui de Jeremy la volonté de s'exprimer au plus juste dans une langue qui n'est pas la sienne) ; cela tient encore, et de façon plus émouvante, à la continuité et à la durée de cette correspondance (17 ans) qui rendent manifeste au lecteur le travail patient et profond de la nature sur les êtres et les choses, ce qu'il est convenu d'appeler : l'influence du temps. Influence d'autant plus sensible et pathétique que les deux hommes ont 50 ans de différence, que l'un vit l'aube et la matinée de sa vie active pendant que l'autre en est au crépuscule, et contemple autant qu'il vit, puisque vie et création sont pour Mazo indissociables et que, même s'il ne peignait plus dans ses dernières années, il dessina jusqu'à son dernier jour avec la même puissance. Et l'influence du temps est d'autant plus notable ici que Mazo lui-même, dans ses propos, attire souvent notre attention sur elle, au sujet de la création artistique et de la mémoire involontaire, citant fréquemment Proust – qu'il vénérât – et le dernier volume de *La recherche : Le temps retrouvé*, qu'il considérât – il en parle dès sa première lettre – comme le manuel de référence du créateur.

C'est donc, à quelques lettres près qui en démentent l'idée (ou la confirment comme l'exception la règle) un véritable roman par lettres qu'on va lire ici, semblable, pour la forme, à ceux qui furent en vogue au XVIII^e siècle et qui, comme eux, à bien des endroits suscitera l'enthousiasme, l'exaltation ou l'émotion. (Pour la forme seulement, car pour le fond aucune comparaison ne peut-être faite avec de tels ouvrages, qu'ils soient moralistes ou libertins). Pour peu, en effet, qu'on aborde la lecture de ces lettres, non comme celle d'une collection de documents indépendants que l'archiviste aurait classés selon la chronologie, mais plutôt comme celle d'un tout, d'un ensemble révélant à la longue son unité profonde, de l'esquisse en pointillé de deux vies parallèles liées par l'amitié, on distinguera, comme le recul permet de le faire d'un édifice qu'on regardait de trop près, son architecture, son dessin, son dessein. Et c'est ce dessein, comme l'intrigue du roman, qui captive. Dès la première lettre, de Jeremy Cooper, le ton est donné, on entre dans le vif du sujet. On n'en sortira plus. Et ni l'espacement croissant des lettres dont la fréquence se ralentit en nous faisant éprouver chez Jeremy l'emprise grandissante de la vie professionnelle et privée, ni les thèmes multiples qui y sont abordés, ni même les digressions apparentes qu'elles contiennent, ne nous feront oublier que l'enjeu, la situation comme on dit au théâtre, c'est la question posée à l'homme de la vocation artistique, de la vocation tout court, c'est celle du rôle de l'art et du sens de la vie. Sujet métaphysique comme on voit, et propos initiatique, comme je l'ai dit.

C'est ce caractère initiatique qui rapproche cette correspondance – et l'on ne peut s'empêcher d'y penser en la lisant – des *Lettres à un jeune poète* de Rainer-Maria Rilke. Comme dans celles-ci, le jeune poète, c'est-à-dire le jeune être qui se sent appelé à la vie artistique, trouvera dans les lettres de Mazo la parole stimulante, éclairée et éclairante, d'un maître qui, quoique peintre, étend ses conseils à toutes les formes de création, et, s'adressant à Jeremy, spécialement à l'écriture. Ce n'est pas outrepasser ses droits ni les limites de son domaine, car Mazo n'avance jamais rien qu'il n'ait déduit de son métier (« les seules choses sûres que la vie m'a apprises, elles se sont révélées à moi dans l'approfondissement de la technique et dans ma réflexion sur elle » écrit-il à Jeremy), mais quand un art est pratiqué au plus haut, ce fut le cas pour Mazo, le langage de l'artiste est le même quelle que soit la discipline où il l'exerce ; à l'inverse de Babel, plus on édifie la tour de l'art, plus on s'entend. Ces vérités, paradoxales à bien des débutants, qui veulent que ce soit par la maîtrise d'une technique particulière qu'on atteigne aux vérités universelles, par l'affinement du langage qu'on traduise l'ineffable, par la profondeur qu'on s'élève, et que l'artiste le plus généreux soit celui qui « possède » le plus ses moyens, Mazo en a très tôt, par instinct, senti la pertinence. Dès l'âge de 20 ans, il s'est détourné des cours et des académies, où nul professeur ne lui semblait tenir ce langage exigeant, et vint chercher au Louvre l'exemple et les leçons des tenants de la grande tradition picturale, celle issue des Vénitiens du XVI^e. Toute sa vie, comme un assoiffé, il puisa aux sources vivifiantes des Maîtres, en copiant Véronèse, Titien, Tintoret, Rubens, Jordaens, Delacroix, Courbet, pour n'en citer que quelques uns. Peignant et toujours dessinant (parfois de mémoire, « par cœur » pour ainsi dire) l'ensemble ou les détails de leurs chefs-d'œuvre, convaincu à juste titre que loin d'asservir sa créativité, mais au contraire la servant en lui donnant plus de moyens donc de liberté, la copie consciente était la meilleure école qu'il puisse jamais se proposer, Maurice Mazo a acquis lentement la connaissance la plus intime de l'art des grands maîtres et la superbe maîtrise du sien. Plus tard, quand il eut lui-même des élèves, c'est souvent en les entraînant au Louvre pour commenter, avec une fervente prodigalité, tel ou tel tableau exemplaire qu'il exerça sa lumineuse pédagogie. Dans un temps où l'enseignement artistique est trop souvent le fait, ou le méfait, d'imposteurs et d'incultes, qui invitent à confondre audace et provocation, originalité et excentricité, orgueil et prétention, lâcher prise et laisser-aller, tradition et passéisme, imagination et délire gratuit, technique et asservissement, sensibilité et sensiblerie, autant de confusions néfastes au développement du jeune artiste, il est salutaire d'entendre le langage inspiré et limpide de celui qui se nommait lui-même – résumant en un seul mot la double exigence, technique et spirituelle, de son métier – « un pratiquant » de l'art. C'est à cette source que *le jeune poète* pourra s'abreuver, c'est à celle-là que Jeremy Cooper a bu.

Et c'est de lui qu'il faut parler maintenant, non par politesse ou souci d'exhaustivité, mais parce qu'il n'a pas dans cette affaire, comme la prédominance accordée jusque-là à Mazo pourrait le laisser croire, un rôle secondaire. Jeremy Cooper est loin d'être ici le faire-valoir de Mazo, car nous ne sommes pas en présence d'une relation maître/élève où l'élève n'est là que pour poser les bonnes questions, mais bel et bien d'une amitié, placée sous le signe de la confiance, du respect et de l'estime mutuelle. Nul n'y prend l'ascendant sur l'autre. Lorsque Mazo donne un conseil, c'est avec une parfaite bienveillance, il n'est jamais pédant ni didactique, il persuade sans imposer, il éclaire sans éblouir, il est *simple*, et Jeremy Cooper reçoit le conseil simplement, comme il l'a demandé. Il est libre de s'en servir ou non. Mais son intelligence, sa finesse et son humilité font qu'il sait souvent se l'approprier et l'adapter à sa situation. C'est de cette manière, discrète, insoupçonnée, tacite, que l'influence de Mazo s'exerça sur Jeremy. Mazo d'ailleurs ne se considérait pas plus le maître, ou le mentor, de Jeremy que celui-ci ne se prétendait son élève. Il n'y avait d'abord que deux amis ayant en commun la même curiosité du monde et de ses profondeurs, la même quête spirituelle, le même sentiment du rôle de l'art et de la littérature, et qui s'étaient reconnus à travers ces affinités. Mais la jeunesse, la soif d'apprendre, l'appétit de vivre de l'un et l'expérience, le goût pédagogique, la verve et la sollicitude de l'autre prédisposaient naturellement leurs échanges à être ceux d'un maître et d'un disciple.

Pour cette raison, nous pouvons déjà remercier Jeremy Cooper d'avoir donné à Mazo l'opportunité de s'expliquer si longuement et si précisément sur le phénomène de la création, sujet qui lui tenait à cœur mais qu'il n'avait pas toujours l'occasion d'aborder dans la conversation et encore moins

par écrit. Il permit au peintre de révéler puis de fixer sa pensée, au sens photographique des termes. Grâce à lui, nous en possédons aujourd'hui les plus belles épreuves.

Mais Jeremy joue, par essence, un rôle plus important encore. Si, comme je l'ai dit, on trouve à cette correspondance des allures de roman (sans rien de frivole ou de restrictif dans cette comparaison, au contraire, et Mazo lui-même ne m'en voudrait pas qui considérerait le roman comme l'art suprême de l'écrivain), c'est à Jeremy que nous le devons. Par son tempérament, sa personnalité, son âge, c'est lui l'aventurier, lui le chercheur de Graal qui part à la découverte du monde et consulte de loin en loin son Merlin tutélaire. De 19 à 37 ans, pour la période couverte par la correspondance, période charnière, changeante, mouvementée de l'existence où la vie se présente à lui dans toute sa multiplicité : sociale, affective, amoureuse, familiale, professionnelle, créative, culturelle, morale, politique, contemplative, on suit de lettre en lettre la trace de notre héros. Rien d'épique pourtant, l'épopée est humaine, et plus qu'à un roman de chevalerie, c'est à un roman particulier, celui de Hermann Hesse, *Narcisse et Goldmund*, que la lecture de ces lettres me fait inmanquablement penser. Jeremy, par son caractère, son indépendance, sa vitalité, la soif sensuelle et spirituelle qu'il a du monde, sa franchise de mouvement, et l'honnêteté intellectuelle et morale qui est la sienne, n'est pas sans évoquer le Goldmund de Hesse, l'enfant prodigue, le disciple « indiscipliné » qui se sépare de son maître pour partir à la recherche de sa vérité. La comparaison s'arrête là, l'aventure humaine et la vérité de Jeremy seront tout autres. Comme on verra. Car ce qui est singulier, étrange même, et renforce l'impression romanesque que nous donne cette lecture, c'est que les trois dernières lettres de l'ensemble forment, assez mystérieusement puisque les deux correspondants ignoraient que ce seraient les dernières, un dénouement à l'histoire ! Comme s'ils avaient pressenti la nécessité de résoudre l'intrigue qu'ils avaient inconsciemment créée, les deux amis apportent in extremis une sorte de conclusion. Jeremy, avec une lucidité et une franchise qui ne laissent pas d'émouvoir, dégage de son expérience humaine sa vérité ; et Mazo, dans une lettre non moins bouleversante, rappelle une dernière fois la sienne. C'est ce dénouement, dont je réserve la découverte au lecteur, qui portera dans les dernières pages son exaltation au sommet.

Après la mort de Mazo, Jeremy Cooper, qui avait gardé toutes les lettres de son ami français comme autant de talismans auxquels il se référait parfois, eut à cœur d'en faire partager la richesse aux proches du peintre ; celui-ci avait de son côté conservé toutes les lettres de son ami anglais. Il ne restait plus qu'à les colliger, ce fut mon rôle, et j'eus le premier, en guise de récompense, la surprise, la fierté et la joie de découvrir en lisant cette correspondance dans sa continuité qu'elle était, non seulement un hommage fervent à la pensée d'un maître, de qui elle nous restitue, vivante, la parole, mais aussi, grâce à l'apport de son disciple, une célébration de l'art, de l'amitié et de l'esprit.

Jacques Mougenot